

54 MERCURE DE FRANCE.

Alors, de sa bouche expirante,
Ces mots interrompus sortent avec effort

O, mes Pères ! je suis indigne !
De ces soins dont vous m'honorez.
Que j'ai fait un abus indigne ;
De l'habit que vous révérez !
Vous voyez une pécheresse,
Qu'un malheureux amour a conduit dans ces lieux.
Cominge eut toute ma tendresse ;
Mais nos parens cruels traversèrent nos feux.

Pour rompre notre intelligence,
On le mit en captivité.
Pour prix de mon obéissance,
On me promit sa liberté.
Mon hymen prouva ma constance ;
Le mortel le plus fait pour être détesté,
Obtint de moi la préférence.
Je rendis cet hommage à la fidélité.

... Mais de sa liberté rendue,
Mon amant ne crut profiter,
Qu'en se présentant à ma vue ;
Envain je voulus l'éviter.
Un jour, jour affreux pour ma vie !
Mon époux le surprit, pleurant à mes genoux.
J'eusse éprouvé sa barbarie.
Cominge, en le blessant, me sauva de ses coups.

Hélas ! il fut blessé lui-même ,
 Et mon tyran revint au jour.
 Aussi-tôt sa fureur extrême ,
 Me renferma dans une tour.
 J'étois livrée à sa furie ,
 Et , pour se rendre seul arbitre de mon sort ,
 Par un excès de jalousie ,
 L'inhumain fit courir le faux bruit de ma mort.

A des maux affreux condamnée ,
 Le plus accablant pour mon cœur ,
 Fur d'ignorer la destinée
 Du tendre objet de mon ardeur.
 Je crus voir la fin de mes peines ,
 Lorsqu'on vint annoncer la mort de mon tyran.
 A l'instant on brisa mes chaînes ,
 Je sentis pour *Cominge* un bonheur aussi grand.

Mais , hélas ! je ne pus apprendre
 Les lieux qu'habitoit mon amant !
 Les soins de l'amour le plus tendre ,
 Furent employés vainement ;
 Je vous le chercher moi-même.
 Je cachai mon dessein , & je ne doutai pas
 Que , pour trouver ce que l'on aime ,
 Le flambeau de l'amour ne dût guider nos pas.

Par cette espérance abusée ,
 Et ne songeant qu'à mon projet ,
 C iv

56 MERCURE DE FRANCE.

Sous d'autres habits déguisée,
 Je pars pour remplir mon objet ;
 Tout aigrit ma douleur profonde :
Comme si long-temps en tous lieux adoré,
 Etoit oublié dans le monde,
 A peine favoit-on s'il avoit respiré.

Ce désert s'offrit à ma vue ;
 Et, sans former aucun dessein,
 L'attrait d'une force inconnue,
 M'entraîna dans ce temple saint.
 Qui peut exprimer mes alarmes,
 Lorsque parmi les voix qui chantoient le Seigneur,
 Je connus celle dont les charmes
 Avoient toujours séduit mon esprit & mon cœur ;

Je crus d'abord m'être trompée ;
 Je crus que par la passion
 L'imagination frappée
 Me faisoit cette illusion.
 Mais, hélas ! malgré le ravage
 Que les austérités, la douleur & le temps
 Avoient gravés sur son visage,
 Je reconnus bientôt l'idôle de mes sens.

J'osai faire un usage impie
 De mon fatal déguisement ;
 Je vous demandai d'être unie
 Aux habitans de ce couvent ;

Je fus mise au rang des novices.
 Mais, loin de ressentir une juste ferveur,
 J'opposois aux saints exercices
 Un cœur que consumoit une profane ardeur.

Cette solitude effrayante,
 Renfermoit ce qui m'étoit cher.
 Quelle volupté consolante,
 Que de respirer le même air!
 Cent fois cédant à ma tendresse,
 Je formai le dessein de m'offrir à ses yeux.
 Que m'eût servi cette foiblesse?
 Les liens les plus sacrés l'enchaînoient dans ces
 lieux.

Un mouvement involontaire,
 A ses pas sembloit m'attacher.
 Bientôt un mouvement contraire,
 Me défendoit d'en approcher.
 Je n'osai m'en faire connoître;
 Il troubloit mon repos, je respectai le sien.
 Mais un triste hasard fit naître
 Un instant où mon cœur perdit tout son soutien.

Le jour, où bravant la nature,
 Pour voir tranquillement la mort,
 Vous creusez votre sépulture;
 Il remplissoit, avec transport,

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Cette pieuse barbarie !

J'approchai, je le vis, il me perça le cœur,
Et mes larmes m'eussent trahie,
Si ma fuite aussi-tôt n'eût caché ma douleur.

Je vins, contrite & pénétrée,
Prier le Seigneur ardemment,
Que mon âme fût éclairée
Pour le repos de mon amant.

Où, mon Dieu, mes vœux, mes alarmes,
Desiroient, pour lui seul, fléchir votre courroux ;
Pour lui seul je versois des larmes :
C'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous.

Vous exauçâtes ma prière,
Toute profane qu'elle étoit,
Et je dâs à votre lumière
La paix que mon cœur ignotoit.
Pour laver mes fautes immenses,
Je passois dans les pleurs & les jours & les nuits.
Je vous demandai des souffrances,
Et je tombai bientôt dans l'état où je suis.

O ! d'une erreur que je déteste,
Trop cher auteur ! trop tendre amant !
Regarde, en cet état funeste,
L'objet de ton égarement.
Pense à ce moment redoutable ;
J'y touche, . . du trépas . . je ressens les horreurs.

Hélas !.. le tien , inévitable ,
 Bientôt peut-être... adieu... *Cominge*... adieu...
 je meurs !...

Cominge perd ce qu'il adore ;
 Il voit ses traits défigurés ;
 Sur sa bouche entr'ouverte encore ,
 Il fixe des yeux égarés.
 Il vole auprès de son amante ;
 Il s'arrête , il s'élançe & retombe soudain ;
 Son air imprime l'épouvante.
 Ces mots , avec des cris , s'échappent de son sein.

Arrête ! arrête , Dieu terrible !
 En vain tu réclames tes droits ;
 Pour punir un cœur trop sensible ,
 En vain la mort vole à ta voix :
 Elle va couronner ma flâme...
 À ces mots , un effort de rage & de douleur ,
 De ses jours vint couper la trame ,
 Terminant à la fois sa vie & son malheur.

Ce saint lieu retentit de plaintes ;
 On entend des cris , des clameurs ;
 Toutes les âmes sont atteintes
 D'effroi , de tendresse & d'horreurs.
 La piété cédant aux larmes ,
 Déposa ces amans dans le même tombeau ,
 Et l'amour détestant ses armes
 Dans ce triste sépulchre éteignit son flambeau.

FABLES.

LA FLECHE.

HÔRES des airs, voyez mon vol audacieux,

Disoit la flèche au haut des cieux,
 J'habite, comme vous, la région suprême !
 Un oiseau reprit : oui ;
 Mais tu t'élevois par autrui,
 Et tu retombes par toi-même.

A U T R E.

LA VIGNE ET L'ORMEAU.

LA Vigne devenoit stérile,
 Dépérissant faute d'appui.

Un ormeau devint son asyle. . .

Si par moi, disoit-il, je ne porte aucun fruit ;
 Je soutiendrai du moins un arbruste fertile.



*DISTIQUE sur Mlle DUP. . fille d'un
habile Médecin, & qui est aussi aimable
que jolie.*

MALGRÉ tout son savoir & sa prudente adresse,
Le père guérit moins que la fille ne blesse.

B. L. DE TOURS.

*IMPROMPTU à Mlle R. M. qui venoit de
chanter une chanson intitulée : Conseils
de l'Amour ; sur l'air, de la même
chanson : Jeune & simple bergère, &c.*

SI l'Amour, belle *Elvire*,
Touché de mon ardeur,
Avant que de t'instruire,
Eût consulté mon cœur ;
Il auroit dû t'apprendre,
En dictant ses avis,
A choisir le plus tendre
De ceux qu'il t'a soumis.

Par M. D. L. B. T. abonné au Mercure.

A l'Auteur des Loifirs d'un Soldat.

DIGNE Soldat, nourri dans les hafards,
 Difciple ingénieux de *Minerve* & de *Mars* ;
 Pour arriver à la gloire, fans doute,
 Tu prends la véritable route.
 Quoi ! tu chéris les mœurs ? ô deftin trop heu-
 reux !

Le plus homme de bien eft le plus valeureux.
 On voit, dans tes *Loifirs*, que la vertu t'enfâme.
 Puisse-tu, dans ceux de ton rang,
 Couverts de pouffière & de fang,
 Faire paffer toute ton âme !

Ne rougis point du fort qui t'enlève au repos ;
 Ton titre a fait fouvent l'éloge d'un héros.

M. TANEVOT.

LE mot de la première énigme du premier volume d'octobre eft *vaiffeau*. Celui de la feconde eft *linge*. Celui du premier logogryphe eft *bataille* ; dans lequel on trouve *bât d'âne*, la *bille*, le *bal*, *Bâte*, ville de Suisse, arrofée par le Rhin, la *bataille*, jeu de carte usité parmi les enfans, la *taille*, impôt, une *taille* élégante qui

séduit les hommes, une *bille* de marbre que les écoliers appellent *gobille*, un *balet* à fouetter; qui ne connoît les *batailles* d'*Alexandre*? un *ballet* dansant, *Zama*, ville d'Afrique où se donna la fameuse *bataille* de ce nom; combien de mères sont alarmées au nom seul de *bataille*! Et celui du second est *triangle*: où l'on trouve *Ange*, *tri*, *âne*, *tigre*, *rage* & *gale*, *gril* & *an*.

E N I G M E.

JE surpasse en ingratitude
 Le plus barbare des humains;
 Et le plus vertueux, par la seule habitude,
 Fort souvent me prête les mains;
 Il sert ma fureur meurtrière:
 Chez le peuple, chez le bourgeois,
 Chez les Princes & chez les Rois,
 Jusques sur les autels de l'Écre qu'il révère,
 C'est par l'homme en un mot que, sans ménagement,
 Même sans nulle répugnance,
 J'écrase impitoyablement
 Celle par qui j'ai reçu l'existence.



A U T R E . *

QUOIQVE fille d'un artisan,
 Je fais, sans user de souplesse,
 M'insinuer chez plus d'un courtifan,
 Sans dire mot je commande en maîtresse ;
 On m'obéit. Souvent, en présence du Roi,
 J'ai fait fléchir le genou devant moi.
 Mais mon crédit, loin de me rendre vaine,
 Me montre en tous les temps également humaine.

*Par COURTAT, de Troyes, Gouverneur des
 Enfans de M. le Marquis DE LUNAS.*

L O G O G R Y P H E.

CQUEL destin ! pourquoi me faire naître ?
 Puisqu'il faut écraser les auteurs de mon être.
 Je ne me plaindrois point, si tant de beaux esprits
 Ne me noircissoient pas encor par des écrits.
 Cherche, lecteur, une étendue
 En verd presque toujours tendue ;
 Un instrument tout à la fois
 Convexe, raboteux, ouvert en mille endroits ;
 Le nom d'une petite pome ;
 Ce qu'il ne faut chercher qu'à Rome ;

Un oiseau blanc & noir ; la moitié de pardon ;
 Ce qui circule en ton poumon ;
 Un synonyme au mot *gagueur* ;
 Un Dieu lactif. Voilà tout , je le jure.

Par le même.

A U T R E.

JE suis un animal d'Afrique ;
 D'un figure assez comique ;
 Dix lettres composent mon nom.
 Otez d'abord les six dernières ,
 Vous trouverez un fleuve de renom ;
 Qui reçoit dans son sein différentes rivières ;
 Les transposant ensuite en diverses manières ,
 Je deviens un Etat qu'on peut appeler grand ;
 Mais sur-tout fort antique ;
 Un nom de souverain ; celui d'un conquérant ;
 Le jet d'un arbre ; une bête qui pique ;
 Deux notes de musique ;
 Plus , le tombeau d'un ver ; le poil du sanglier ;
 Un très-grand Roi ; la fille d'*Autolique* ;
 Un animal très-domestique ;
 Un petit poids ; un loup-cervier ;
 La fin du jour ; ce qu'est un financier ;
 Une des sept couleurs ; une fameuse ville ;
 Capitale d'une Comté ;

66 MERCURE DE FRANCE.

Ce que craint le pilote ; un meuble bien utile
 A tout chasseur qui se trouve écarté ;
 La Déesse de la victoire ;
 Un seul Empereur bien poirci dans l'histoire ;
 Une montagne ; une ancienne cité ;
 Ce qui , dans nos guérets , vient toujours sans
 culture ,
 Et des mauvais terroirs la marque la plus sûre ;
 Le jour avant celui-ci ;
 Celle qui , suivant la fable ,
 Le cœur plein de souci ,
 Tua ses deux enfans qu'une erreur déplorable
 Lui fit croire deux lionceaux ;
 Le synonyme de repos ;
 Un jeu ; certain oiseau qu'assez peu l'on renomme ,
 Lequel étoit pourtant très-révéré dans Rome ;
 Ses petits ; deux conjonctions ;
 L'une des filles d'*Eleusine* ,
 Et d'*Athan* l'un des compagnons ,
 Qui , par la justice divine ,
 De *Lucifer* fut chasser la cuisine ;
 Un arbre ; un golfe ; un creux ; la place des
 tetons ;
 Une excellente graine ; un soe ; l'un des pronoms ;
 Deux outils de scieurs ; l'opposé de l'humide ;
 De *Jupiter* l'un des surnoms ;
 ; Du Dieu *Saturne* l'un des noms ;
 Des fêtes à la gloire ; un des maîtres d'*Alcide* ;

La maîtresse d'*Iphis* ;

De *Philamon* la mère , & la Déesse *Ifis* ;

Quatre particules ;

Un nom des fêtes que jadis

D'Athènes les peuples crédules ,

En l'honneur de *Bacchus* , célébroient constamment ;

De plusieurs animaux la force , l'ornement ;

Je suis encor un négomant ;

Le haut d'une colonne ; un fruit ; un jeu d'enfant ;

Un Roi d'Attique ; un Saint ; ses reliques ; sa niche ;

Le plus beau de nos jours , un jour plein d'agrément ,

Mais qu'on regrette assez communément ;

Ce métal précieux , sans qui l'on n'est pas riche ;

Du labourage un instrument ;

Un bel pifseau , dont le gosier charmant ;

Plait si fort à l'oreille ;

Ce qu'il fait en chantant ;

Le nom qu'on donne aux Rois ; l'ordinaire aliment

Des vautours , de l'abeille :

Son ouvrage ; le nom d'un fameux orateur ;

Certaine fleur enfin éclatante , vermeille ,

Et de la plus suave odeur.

Je crois avoir tout dit. . . devine-moi , lecteur.

Par M. le Vicomte DE LA CRESSONNIERE ,
Officier au régiment des Gardes Françoises.

A U T R E.

P A R moi le commerce prospère ;
 Et de l'un à l'autre hémisphère
 Je réunis le genre humain.
 Sept pieds forment mon tout. Tu me tiens dans
 ta main,
 Quand tu régales ton convive :
 Tu vois en moi l'état où tu perds la raison ;
 Et ce qui borde ta maison ;
 Ce qu'excite chez toi la peinture naïve
 D'un fait conté par un homme d'esprit ;
 Ce qui t'agite dans ton dit ;
 Don des cieux ; note de musique ;
 Et ce qui vient souvent d'une fureur bachique ;
 On peut m'écraser sans effort ;
 Et de mon tout je suis le bord.

*Par JEAN-MARC BELLEVILLE. A Bry-
 sur-Marne, abonné au Mercure.*



CHANSON A METTRE EN MUSIQUE.

L'HEURE DU BERGER.

LE soleil va finir son cours ,
 Il livre aux doux zéphirs la terre languissante ;
 Tandis que tout jouit de la fraîcheur naissante ,
 Mon tendre cœur brûle toujours.

Sous mille baisers amoureux ,
 La rose par degrés prend des couleurs nouvelles...
 Ma *Thémire*, les fleurs deviennent bien plus belles,
 Lorsque les zéphirs sont heureux !

Les-oiseaux chantent le plaisir ,
 Leur aile, en fremissant, agit le feuillage.
 Ils semblent, comme moi, te dire en leur lan-
 gage :

Bergère, hâte-toi de jouir,

Lorsqu'à son réveil radieux,
 L'aurore fait briller la clarté la plus pure ;
 Quand son regard divin ranime la nature ,
 Tu perds ce moment précieux.

Sous ces berceaux où la beauté
 Repose dans les bras de l'amour qui soupire ;
 Tu parois, sans desirs, tandis que tout respire
 Le charme de la volupté.

70 MERCURE DE FRANCE.

Voici le déclin d'un beau jour ,
Il n'est plus qu'un instant pour finir mon martyre ;
Je cède à ma douleur , adorable *Thémire* ,
Si tu ne cède à mon amour.

Pourquoi crains-tu de t'engager ?
Hélas ! n'est-il pas temps que mes tourmens
finissent ? . . .
Oui , *Thémire* , il est temps ; tes yeux qui s'at-
tendent
M'annoncent l'heure du berger.

Par M. le Baron DE PAGES.



ARTICLE II.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Le Voyageur François ; par M. l'Abbé
DELAPORTE. A Paris, chez VINCENT,
rue Saint Severin, tomes V & VI.*

DERNIER EXTRAIT.

DANS les divers extraits que nous avons donnés de cet ouvrage, & que nous avons multipliés, parce que nos lecteurs nous ont paru les goûter, nous nous sommes principalement arrêtés sur tout ce qui regarde la religion, les mœurs, les usages, les loix & les caractères des peuples du Japon & de la Chine. Ces deux volumes ont un autre mérite très piquant, c'est d'offrir un très-grand nombre d'anecdotes & de traits singuliers qui en rendent la lecture très-agréable & très-variée. C'est à cette partie que nous allons nous attacher principalement, & nous finirons par-là l'analyse de l'ouvrage. A mesure que ces traits s'offriront à notre plume, nous les

placerons sous les yeux de nos lecteurs, sans nous inquiéter de suivre l'ordre des temps, en observant seulement celui des volumes.

« Un imposteur apporta un jour à *Voa-hi*,
 » Empereur de la Chine, un elixir, &
 » l'exhorta à le boire, lui promettant l'im-
 » mortalité. Un Mandarin, qui avoit plus
 » d'esprit qu'eux, prit la coupe & avala
 » la liqueur. L'Empereur, irrité, le con-
 » donna à perdre la vie. Mais, dit le
 » Mandarin, si ce breuvage rend immor-
 » tel, vous entreprendrez inutilement de
 » me faire mourir. Si, au contraire, il
 » ne donne pas l'immortalité, un si fri-
 » vole larcin mérite-il la mort ?

« *Tai-Tsoug* compatoit un Prince qui
 » foule ses peuples à un homme qui cou-
 » peroit sa chair par morceaux pour s'en-
 » graisser de sa propre substance. Voyant
 » un jour le dégât horrible que faisoit
 » dans la campagne une foule innombra-
 » ble de sauterelles, il en prit une qu'il
 » mit dans sa bouche, & dit, en soupi-
 » rant : malheureux insectes, vous dévo-
 » rez la subsistance de mon peuple ; que
 » ne dévorez-vous plutôt mes entrailles.
 » Une autre fois qu'il se promenoit dans
 » une barque avec ses enfans : vous voyez
 » cette barque, leur dit-il ; c'est l'eau qui
 » la

« la porte, & qui peut, en même temps,
 » la submerger. Le peuple ressemble à
 » cette eau, & l'Empereur à cette barque ».

Nous nous sommes fort étendus dans un de nos précédens extraits, sur ce qu'on appelle à la Chine *tribunal historique*. Voici, à ce sujet, une anecdote qui mérite de n'être point oubliée. « *Tsouï chong*, Géné-
 » ral Chinois, qui aimoit éperdument sa
 » femme, eut le malheur de se la voir
 » enlever par un Empereur. L'époux fu-
 » rieux conspire contre son maître, le fait
 » assassiner dans une sédition, & s'empare
 » du trône. Ce grand événement est aussi-
 » tôt placé dans les fastes du *tribunal histo-*
 » *rique*. Le récit n'en étoit pas favorable
 » au nouvel Empereur. Informé d'une
 » telle licence, il dépose le Président, le
 » condamne à la mort, supprime la rela-
 » tion, & crée un nouveau Président. Le
 » premier usage que celui-ci fait de sa
 » dignité, est de dresser une nouvelle rela-
 » tion, aussi vraie, aussi circonstanciée
 » que celle de son prédécesseur. L'Empe-
 » reur, instruit de cette audace, casse,
 » dissout le tribunal, & fait mourir tout
 » ceux qui le composent. L'Empire est
 » aussi-tôt inondé de relations qui pei-
 » gnent le Monarque de si noires couleurs,
 » que ce Prince, craignant, avec raison,

» une révolté générale , ne parvint à cal-
 » mer ses sujets, qu'en permettant le réta-
 » blissement du tribunal historique, & en
 » lui rendant toute sa liberté ».

On ne sera peut-être pas fâché d'ap-
 prendre comment la race aujourd'hui rè-
 gnante à la Chine est montée sur le trône.
 Cette révolution arriva au commencement
 du siècle passé; & voici de quelle manière
 l'auteur la raconte. « Au-delà de la grande
 » muraille étoient quelques tribus de Tar-
 » tares Mant-cheoux qu'un Vice-Roi de
 » la Chine, voisin de ce peuple peu
 » redouté, traitoit fort durement. Ils
 » se révoltèrent; &, s'étant réunis en un
 » corps d'armée, ils élurent un chef,
 » auquel ils donnèrent le titre de Roi. Le
 » choix tomba sur la personne de *Tayt-*
 » *sou*, celui-là même que la Maison rè-
 » gnante reconnoît pour le fondateur de
 » sa dynastie. Il ne pensoit pas, sans doute,
 » alors à conquérir la Chine; il ne vou-
 » loit que s'en venger, & procurer la
 » liberté à son peuple. Ses succès inespérés
 » lui firent concevoir de plus vastes pro-
 » jets. Chaque année de son règne étoit
 » marquée par quelque victoire; & cha-
 » que victoire lui acquéroit une province.
 » Il ne vécut pas assez pour soumettre
 » toute la Chine; son fils *Tayt-song*, qui

» lui succéda, s'en fit proclamer Empe-
 » reur ; mais sa mort affoiblit, pour quel-
 » que temps, la puissance formidable des
 » Tartares. Comme il ne laissoit point
 » d'enfans, & qu'aucun de ses frères n'eut
 » alors l'ambition de marcher sur ses traces,
 » la monarchie des Mant-cheoux se chan-
 » gea en une espèce de république.

» Cependant l'esprit de révolte agitoit
 » toutes les provinces de la Chine : au
 » défaut d'ennemis étrangers, cet Empire
 » étoit déchiré par ses propres habitans ;
 » & , tandis que le Monarque restoit dans
 » son ferrail avec ses femmes & ses eunu-
 » ques, le peuple obéissoit à différens
 » chefs, dont un seul mérite d'être connu.
 » Son nom étoit *List-ching* ; il vint avec
 » l'élite de ses troupes aux portes de Pékin,
 » & l'Empereur ne sortit jamais de son
 » palais ; il ignoroit même une partie de
 » ce qui se passoit. La consternation répan-
 » due sur le visage de ses courtisans & de
 » ses ministres, le convainquit enfin que
 » tout étoit désespéré. Hélas ! s'écria-t-il,
 » je vois bien que ma dynastie est sur sa
 » fin ; la seule grace que je vous demande,
 » est de sauver mon fils. A ces mots tout
 » le palais retentit de gémissemens. L'Im-
 » pératrice, effrayée, sortit de son appar-
 » tement, embrassa ses enfans, les arrosa